

Libretto

DANIEL DE ROULET

DIX PETITES
ANARCHISTES

roman

Libretto

© Éditions Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2018.

ISBN : 978-2-36914-562-2

Avertissement au lecteur pour qu'il sache qui a écrit ces lignes et pourquoi, sans oublier de préciser le rôle d'un certain cahier vert qui remplit les trous de la mémoire.

On était dix et à la fin on n'est plus qu'une. On s'appelle Valentine Grimm, née le 30 novembre 1845. On est la cadette des sœurs Grimm. À soixante-quatre ans, on a l'âge de faire les comptes.

Jusqu'ici on avait surtout rédigé des chroniques de circonstance, des histoires romancées pour endormir les enfants ou la méfiance de nos ennemis, des lettres bien tournées à des amies. Et voilà qu'on va être la petite rapporteuse de nos compagnes.

On n'a envie ni de se moquer ni de jouer les saintes. Juste des portraits, nos amours, nos convictions sans trop juger ni surplomber. Avec l'idée que ça pourrait être comme notre testament politique. Bref, une affaire sérieuse. Comme vous allez voir, on a toutes eu des existences bien remplies. Quand on se manifestait par écrit, on signait d'un pseudonyme ou bien « quelques femmes insouciantes ».

On s'était promis une entraide qui dure jusque dans des actions que nos ennemis disaient violentes, alors qu'elles ne s'en prenaient qu'à l'injustice. Aujourd'hui, nous, Valentine, réfugiée en Uruguay, on a donc décidé de vous raconter, sans trop mentir, ce qu'il en coûte de réinventer le monde.

Sauf que maintenant les autres n'y sont plus, même Mathilde n'y est plus. Nous, Valentine, dernière des dix émigrantes, on doit s'y atteler seule, rapporter sans trop verser

dans la propagande anarchiste. Par bonheur, on avait gardé le cahier vert où on avait inscrit des citations, collé des coupures de journaux ou recopié quelques lettres de l'amoureux de Mathilde, le beau Benjamin. On se servira de tout ce matériel en vous l'indiquant par des guillemets. Ils seront la preuve de la véracité de nos aventures. Pour le reste on s'en est remise à la mémoire, même si elle peut nous jouer des tours.

(De temps en temps j'introduirai des remarques qui ne concernent que moi. Elles seront entre parenthèses pour que vous puissiez les éviter.)

Et on a changé quelques noms pour faire comme dans un roman.

MONTEVIDEO, LE 2 JUIN 1910

Où Valentine, en tant que rapporteuse, raconte les événements de 1851 dans un village horloger, quand le médecin israélite a été chassé par le gouvernement, mais défendu par les villageois.

On a été réveillées tôt par le bruit des pelles qui déblayaient la neige devant les portes, dégageaient les chemins jusqu'à la route où le triangle passerait. Toute la nuit il avait neigé sur le Vallon et ses villages. Les pères et les grands frères travaillaient dur et nous, les fillettes derrière les vitres de nos maisons, on voyait le panache de buée qui sortait de leur bouche. Une couche épaisse arrondissait le paysage, sans oublier les haies de buis du jardin potager, les murs de pierres sèches, les branches des sapins qui prenaient une jolie courbure. On allait s'habiller du dimanche pour accompagner nos parents au culte. Dès que la route serait dégagée, le père Grimm irait à pied, avec ses deux filles (c'est-à-dire Blandine, huit ans, et moi, Valentine, deux ans de moins).

Deux chevaux tiraient un triangle fait de deux larges planches en V, lestées de parpaings. Les bêtes peinaient dès que la route grimpait, la vapeur qui s'échappait de leurs naseaux semblait annoncer un épuisement définitif. Elles avaient suivi d'abord la Grand-Rue puis, par paliers, en montant, avaient déneigé les chemins qui longent les flancs de la montagne du Droit, étaient passées plus haut devant les fermes des parents de Colette et de Juliette.

Il était huit heures quand enfin la rue qui traverse la rivière Suze et mène devant chez les Grimm avait été raclée. On savait que le triangle irait ensuite libérer une à une les maisons

isolées de l'Envers. Chaque village avait son équipement d'hiver tiré par un ou deux chevaux, selon l'importance de ses pentes. Dans les villages du Bas-Vallon, étalés sur un fond plat, un animal de trait suffisait. À Courtelary, un bœuf seul s'attelait au triangle.

À neuf heures et demie, les cloches des églises du Vallon, emmenées par celles de la collégiale de Saint-Imier, ont appelé au culte pendant tout un quart d'heure. Grâce au son étouffé, on mesurait à l'oreille l'épaisseur de la couche de neige. Les derniers flocons atterrissaient en douceur. Les nuages glissaient vers la France, on espérait un ciel bleu avec un froid piquant pour la sortie du culte. En cette saison, le soleil ne brillait jamais sur l'Envers, se contentait d'illuminer la montagne du Droit d'un bel éclat qui donnait à la couverture neigeuse une teinte bleutée.

Au Vallon, même les vieux ont de la peine à prévoir le temps parce que personne ne voit jamais le ciel en grandes dimensions. Il est pris entre deux chaînes de montagnes couvertes de sapins. Les nuages se préparent cachés. Tout d'un coup ils sont là. Quand ils disparaissent derrière la crête, impossible de savoir où ils filent.

(Lors du cantique final, Blandine qui aimait se moquer de moi parce que j'étais plus petite qu'elle m'avait posé une devinette : Où s'en va le blanc de la neige quand elle fond ? Entre sœurs, on n'est pas tendres. Enfermée dans ma bouderie, je n'avais pas trouvé de réponse.)

On était le dimanche 12 janvier 1851, à Saint-Imier en Suisse, dans la partie francophone et jurassienne de l'État de Berne, juste avant onze heures, à la sortie du culte.

La poudreuse ne convenait pas pour tasser des boules de neige. La bande étroite de ciel au-dessus du Vallon était passée au bleu. Dans l'attente du défilé de la fanfare, la population s'était rassemblée sur la place du Marché et le long

de la Grand-Rue. Colette et Juliette, qui allaient vers leurs treize ans, se faufilaient entre les adultes. On était là, les fillettes qui un jour émigreraient à l'autre bout du monde. Perchées sur les épaules de leur père, certaines d'entre nous distinguaient le porte-drapeau qui retenait dans son baudrier la hampe de la bannière brodée au premier rang des musiciens. Ils avançaient au rythme des tambours. Au coup de sifflet du chef, ils ont saisi leur instrument, compté trois pas, entonné le premier des quatre morceaux du répertoire.

Massés derrière la bordure de neige plus ou moins haute laissée par le triangle, les habitants de Saint-Imier accueillent leur corps de musique en applaudissant. Les garçons et les hommes à mains nues, les mères et les jeunes filles sans enlever leurs gants de laine. Un père s'est baissé, obligeant sa fillette à descendre de ses épaules fatiguées d'avoir pelleté la neige. On n'a donc pas toutes pu suivre le détail de la scène, quand la fanfare est passée devant l'école où le maître que personne n'aimait a provoqué la dispute. On l'a entendu crier : C'est aujourd'hui le dernier dimanche de Basswitz, à bas les rouges ! Un parent l'a remis en place : Rentre chez toi, sale type. Mais comme le maître faisait le fier, il a reçu une boule de neige, rien de grave, en pleine figure, ses lunettes n'ont pas résisté. Il n'y voyait plus, il s'en est retourné furieux.

Le soir dans les familles réunies, on a eu des explications sur ce qui se passait. Sur le moment, on peinait à comprendre. Tout le monde appréciait le Dr Hermann Basswitz, citoyen allemand, israélite, réfugié politique. Il faisait de belles conférences sur Jean-Jacques Rousseau, soignait les pauvres sans les faire payer, avait même été conseiller municipal. Mais ces messieurs de Berne avaient décidé de le refouler. Une pétition avait circulé, prenant parti pour ce médecin qui, après ses études à Berne, avait fondé l'hôpital de Saint-Imier et mis en chantier une école secondaire de garçons.

Dans beaucoup de maisons, il y a eu du va-et-vient toute la nuit. Les thermomètres marquaient moins dix, un givre épais recouvrait les carreaux. Des jeunes gens passaient pour raconter qu'ils avaient fait le tour des conservateurs pour leur mettre une raclée. Un agent de police aurait été retrouvé sans connaissance avec une tache de sang sur la neige. C'était sérieux, il fallait vite inventer une histoire, dire qu'il avait trop bu, comme à son habitude. On commençait à comprendre.

Le lendemain, on a vu l'énervement des adultes quand les Bernois ont prétendu dans le journal qu'il s'agissait d'une insurrection contre la force publique. Au lieu d'aller à l'école, on a été emmenées par nos parents pour chanter fort des couplets contre les conservateurs. Un arbre de la Liberté a été porté jusque sur la place du Marché, un grand sapin mal arrimé. On l'a toutes vu s'abattre sur le jeune Gagnebin. Ça courait dans tous les sens, mais le pire était cette femme qui criait : C'est mon mari, faites quelque chose. Alors que lui ne bougeait plus, c'est bête à dire, il était mort.

Ceux qui prétendaient être l'autorité (que ça soit clair : je n'ai jamais aimé ce mot) ont déclenché une sorte de guerre. Le lendemain, on a encore dû accompagner nos parents qui voulaient résister à l'occupation militaire du Vallon. Plus d'un millier de soldats arrivaient de la capitale, cent soixante chevaux tiraient les canons pour peut-être nous massacrer. Le tocsin a sonné. Précédé de la fanfare et des tambours, oriflammes déployées, le conseil municipal s'est porté à la rencontre des militaires. À hauteur de la place Neuve, il a buté sur les troupes en formation de carré. On a dû rester avec nos mères dans une rue latérale, en observatrices. Les gendarmes ont tenté d'arrêter ceux que le préfet appelait auteurs de troubles : Gigon, Bourquin, Ketterer. Quelqu'un a crié : Aux armes ! comme s'il s'agissait de sortir le fusil que nos parents cachaient sous leur matelas.

Le colonel, un sale type, a fait manœuvrer la troupe et donné l'ordre : Chargez... armes ! Nos mères ont décidé de rentrer sous prétexte que les enfants prenaient froid. M. le maire parlementait, il ne voulait pas que la guerre commence pour de bon. Blandine avait peur. (Moi, non, je boudais parce que je n'avais pas de réponse à la devinette de ma sœur. La neige fondait dans ma bouche, ça devenait de l'eau, pas du lait. Où s'en allait le blanc ?) Le colonel ne réussissait pas à se faire obéir. À la fin, il a ordonné à la troupe de reculer, est convenu que les coupables présumés se rendraient d'eux-mêmes à la prison de la préfecture. Soulagés, les soldats ont baissé les fusils qu'ils pointaient contre nous.

De ce jour, pour un mois, les militaires ont occupé les villages du Haut-Vallon : Renan, Sonvilier, Saint-Imier. On suivait la troupe, on lançait des boules de neige. Les parents nous ayant appris la différence entre des recrues, des lieutenants et le colonel, on lui criait : Charogne de chef suisse allemand ! Des soldats se promenaient bras dessus bras dessous avec des habitants. Les auberges ne désemplissaient plus. Les soldats portaient à la boutonnière le rameau de sapin, signe de ralliement. L'émeute tournait à la fête, les parents ne travaillaient plus. Les établis restaient vides malgré les exhortations du préfet Lombach que Colette, qui savait lire, a déclamé en singeant l'autorité : « Ouvriers ! Que l'occupation militaire ne soit plus pour vous une cause de désœuvrement, rentrez dès aujourd'hui dans vos ateliers abandonnés, reprenez vos travaux ordinaires ! »

Il y a eu d'autres placards : « Les fauteurs de troubles seront traités comme des ennemis. » Interdiction de chanter *La Rouge*, un bon prétexte pour en apprendre les paroles qui se moquaient du préfet :

Nous nous foutons, Lombach, de tes entraves
De tes cachots, du glaive du bourreau,
Car ce Vallon est un nid de braves
Laissez dormir le glaive en son fourreau
Zinzin, rantanplan
Vive les rouges, à bas les blancs.

Nos pères, qui avaient seuls le droit de vote, ont été convoqués pour une nouvelle élection, ils ont réélu l'ancien conseil municipal. Ces messieurs de Berne ont refusé les résultats, imposé un conseil provisoire, dirigé par un pauvre type à leurs ordres. Quand le vote ne plaît pas à l'autorité, il est cassé. La troupe d'occupation a été licenciée. Hermann Basswitz a dû partir s'installer quinze kilomètres plus loin, au Val-de-Ruz où les israélites, mieux tolérés, ont le droit d'acheter une maison. Il s'est marié avec une jeune femme qui portait le même nom de Basswitz. Prénom Hildegarde. D'où le prénom de leur fille qui contenait une partie de celui du père, Ma, et de celui de la mère, Hilde: Mathilde.

Pour fêter le départ de la troupe et l'allongement des jours d'hiver, les adultes ont de nouveau dressé un arbre de la Liberté. La garde communale l'a enlevé.

Puis la dernière neige a fondu (sans que je découvre où s'en allait le blanc). Nos parents nous ont emmenées, certaines encore sur leurs épaules. Il s'agissait de fêter les rebelles à leur sortie de prison. Ils arrivaient sur un char décoré de fleurs, tiré par six chevaux blancs. Pour les saluer, le canon a tonné. On trépidait, criait comme des folles: Vive la liberté! Et on croyait bien faire en ajoutant: Aux armes! Mais là, ce n'était plus le moment, il y a un temps pour tout, ont dit les adultes. Dommage, parce que, même enfants, cette joie populaire de l'insurrection, cet instant où l'autorité doit reculer, ça restera inoubliable pour nous,

même quand on aura dû quitter le Vallon pour chercher ailleurs notre bonheur.



Certaines d'entre nous habitaient les fermes ensoleillées de la montagne du Droit, d'autres, comme nous, les sœurs Grimm, venaient du flanc sombre du Haut-Vallon. La plupart vivaient dans les villages jusqu'à Courtelary, où il faut se rendre pour affronter l'autorité, voire sa prison. Dans chacun de ces villages jurassiens, plus ou moins encaissés, les eaux de la Suze mettaient en marche scieries, moulins, pilons. On habitait de grandes bâtisses, deux pans de faible pente, la famille d'un côté, deux vaches de l'autre et le pont de grange à l'arrière.

Malgré son air paysan, notre village, situé à plus de huit cents mètres d'altitude, se tournait vers l'horlogerie. L'hiver, dans les fermes isolées, les familles des montagnes du Droit et de l'Envers passaient plusieurs semaines enfouies sous la neige, avec les bêtes pour leur tenir chaud, avec assez de bois pour réchauffer la soupe et la chambre avec l'établi où les ébauches de montres étaient confiées aux mains expertes de nos mères, aux doigts fins de nos grandes sœurs. À l'automne, elles avaient reçu quelques centaines de pièces minuscules, à saisir avec les brucelles sous la loupe oculaire. Au printemps, l'ouvrage terminé, elles les apporteraient aux établisateurs qui assembleraient roues, pignons, boîtiers, cadrans, plus de cent vingt pièces pour faire une montre, qu'ils vendraient aux quatre coins de l'Europe.

Lors des événements de 1851, Mathilde n'était pas encore née. Quand son père est mort en 1867, elle avait onze ans. Comme sa mère n'avait pas survécu à son chagrin de veuve, Mathilde orpheline est venue vivre à Saint-Imier chez une

infirmière, ancienne assistante de son père. Dernière arrivée, Mathilde était la plus jeune d'entre les dix futures émigrantes. Certaines d'entre nous se connaissaient depuis l'école des filles. Les unes avaient suivi toutes les années, d'autres, entrées en apprentissage, n'en avaient fait que quelques-unes. Celles qui habitaient trop à l'écart avaient dû se rapprocher des villages, vivaient dans des familles parentes, ou en pension.

Dans l'horlogerie, les hauts et les bas se succèdent, il faut guetter la reprise, en l'attendant, serrer les dents. Une révolution en Allemagne, un second empereur en France, une sécession aux États-Unis, une querelle à Constantinople et nos pères se retrouvaient sans travail. Même chez nous en Suisse, une vieille guerre de religion entre catholiques et protestants avait envoyé tout le monde au chômage. Après les événements de 1851, la conjoncture était à la reprise. Les pères pouvaient de nouveau exercer leur métier dont le nom chante doux : guillocheur, faiseur de secrets, graveur ou peintre en cadrans. Ça permettait à nos mères de faire leurs courses au marché d'automne de la ville voisine, La Chaux-de-Fonds. Il y avait du lait en suffisance, les enfants n'allaient plus au lit sans manger. Le père Grimm disait à ses filles que l'épidémie du mildiou et la famine ne reviendraient jamais.

Le pasteur Agassiz avait offert une avance au premier de ses fils. À vingt-trois ans, ça lui avait permis de monter un comptoir d'horlogerie sur la place, à côté de la collégiale. L'Auguste, comme il s'appelait, finissait l'assemblage des montres puis les vendait jusqu'au Portugal et en Russie. Au village, les enfants du pasteur doivent toujours donner l'exemple, surtout l'aîné. L'exemple qu'a donné l'Auguste, c'est de s'enrichir. À la naissance de nos grands-parents, Saint-Imier comptait quatre cents habitants. On en était à six et bientôt huit mille.

Nos pères travaillaient six jours par semaine, rentraient tard, sauf le samedi où ils revenaient dès six heures. Les familles étaient nombreuses, jusqu'à dix frères et sœurs. Le

pasteur constatait qu'en moyenne, sur cinq enfants, le bon Dieu en rappelait à lui l'une ou l'un dans sa première année de vie. Pour l'enterrement, faire court. L'enfant suivant prenait le nom de celui qui n'avait pas survécu. Désormais tout devait aller vers le progrès. Un jour il n'y aurait plus de pauvres et plus de guerres. C'est ce que nos parents croyaient. (Moi, Valentine, je ne voyais pas comment un nourrisson comme mon petit frère pourrait ressusciter.)

Dans nos classes de filles, on apprenait la couture, la tenue ménagère, les principes de la fermentation du lait, mais pas la géographie des pays étrangers ni le tir au fusil ni la menuiserie, enseignés aux classes de garçons. On s'habituaît à se serrer les coudes entre filles, et plus tard entre femmes, sans trop de concurrence.

Même si chacune suivait sa propre histoire, on ne se perdait pas de vue. Certaines d'entre nous avaient tout juste *confirmé* chez le pasteur, d'autres avaient déjà un bon ami fixe, le cas de Blandine Grimm. Les unes mettaient du rouge à lèvres, de la poudre aux pommettes, ou bien trouvaient qu'il ne fallait pas provoquer.

Comme chez les Grimm il n'y avait que des filles, notre père prétendait que l'aînée devait donner l'exemple à ses sœurs, sans quoi les suivantes deviendraient, disait-il, dévergondées. Blandine, l'aînée, remonteuse d'échappements, ne faisait que des bêtises. (Moi, je suivais un apprentissage de viroleuse-centreuse, travail tout en finesse pour ajuster sur l'axe du balancier un cylindre fendu où le spiral se fixe par une goupille. Pas facile de venir après une sœur de l'espèce de Blandine. On choisit ses amies, mais pas sa sœur.)



Sur le bateau, quand on voguera vers les Amériques, on apprendra une phrase en anglais qui vient de la chanson *Dix petits nègres*. Au début ils sont au complet. À chaque refrain, il y en a un qui meurt ou qui disparaît. Et tout à la fin :

*and then
there were
none*

et alors
il n'en resta
plus aucun.

Nous aussi, au début, on était dix. Mathilde, la plus jeune des négrillonnes disait qu'un jour on partirait faire le tour du monde. On reviendrait chez nous vieilles. On convoquerait une assemblée, se hisserait sur une table, raconterait l'histoire de nos vies en mentant le moins possible. Après avoir bien chauffé la salle, on se ferait applaudir. Et on sauterait de la table. Elle avait ajouté : Et on se casserait toutes une jambe. Ça nous avait bien fait rire de nous imaginer vieilles, debout sur une table, à raconter nos voyages comme dans *La Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques Rousseau, quand Saint-Preux s'aventure jusqu'à l'île de Juan Fernandez. À propos de cette île, vous allez voir qu'on ne croyait pas si bien dire.

Où Colette et Juliette, jeunes horlogères éprises l'une de l'autre, décident les premières d'émigrer aux Amériques, malgré le triste sort qui les attend.

Nos parents croyaient au progrès parce que l'horlogerie fleurissait dans le Jura suisse comme dans le Jura français. Édouard Heuer a ouvert une fabrique pour les chronomètres à côté de la collégiale. Léon Breitling de même, place Neuve. *Le Jura bernois*, quotidien de Saint-Imier, annonçait une ligne de chemin de fer qui descendrait jusqu'en plaine, et nous permettrait de rejoindre Genève en une journée. Le télégraphe a été inauguré. Peu après, un régulateur public dans le vestibule de la Poste a mis toutes les montres à la même heure.

La nouveauté est venue quand Francillon, l'associé de l'Auguste, a décidé d'installer une fabrique qui produirait toutes les parties de la montre sous le même toit : une manufacture. Au fond du Vallon, il a choisi un terrain au lieu-dit Les Longines, a utilisé les eaux de la Suze, fait construire un vaste hangar éclairé par une rangée de fenêtres, s'est procuré des tours, des perçoirs, des laminoirs, de lourdes étampes et des ciseaux numérotés, s'est adjoint un ingénieur horloger de retour des Amériques. Celui-ci a engagé des contremaîtres qui ont reçu des manœuvres à diriger, y compris quelques-unes d'entre nous. Nos parents nous encourageaient à entrer dans l'horlogerie.

Le passage à la manufacture n'a pas empêché les hauts et les bas, avec beaucoup d'entre nous licenciées d'un coup. Quand les affaires flanchaient, on retournait chez nos parents.

Le père Grimm se résignait : Ce n'est pas la faute du patron, c'est la conjoncture. D'autres succombaient à l'ivrognerie, cuvaient leur absinthe chaque lundi parce que la misère, ils disaient, produit l'ivrogne et pas le contraire. Nos pères voulaient croire que l'industrie finirait par nous apporter le bonheur. Tu parles !

Les ateliers domestiques disparaissaient, on se vendait pour trois francs par jour, alors que la cantine de midi nous coûtait déjà cinquante-cinq centimes. On gagnait un quart de moins que les hommes. Aucune d'entre nous, au cas où ça l'aurait intéressée, ne deviendrait jamais contremaître. Les patrons nous voulaient adroites, patientes, minutieuses, capables de rester aussi immobiles que l'aiguille des heures. (Moi, Valentine, je n'aurais jamais voulu être chef, je les détestais tous.)

Entre nous on discutait de l'amour. Comment savoir s'il était vrai, comment le faire éclore, combien il dure. On manquait d'expérience. Celles qui avaient eu des aventures tristes ou gaies remarquaient que le cœur va où il veut quand il veut. Les meilleures résolutions ne valent rien s'il s'agit de résister à un baiser. Certaines (comme moi) n'avaient encore jamais embrassé un garçon. Une autre, comme Adèle avec ses beaux cheveux roux, en avait essayé plusieurs, refusant, une fois enceinte, de consulter la faiseuse d'anges. Elle a dû s'occuper seule de la petite Clémence. D'autres ne voulaient pas en parler. Une autre encore disait qu'il fallait éviter d'être engrossée par un baiser sur la bouche quand on allait danser, mais c'était pour rire, pour dire la chose qu'on allait toutes faire un jour. Mais pas n'importe comment, pas avec n'importe qui. Les unes savaient de source sûre que la première fois faisait mal, quand d'autres prétendaient n'avoir rien senti.

Certaines d'entre nous, comme Colette ou Juliette, finisseuses d'aiguilles au même établi, avaient de la parentèle dans d'autres cantons helvétiques d'où partaient des voyages défi-

nitifs pour le Brésil, la Californie, l'Australie. Six cents Suisses s'étaient embarqués pour les terres conquises de l'Algérie. Les inculpés parisiens de l'insurrection de 1848 y étaient déportés. Les Suisses qui allaient les rejoindre recevaient une cabane, des semences, une concession de deux à dix hectares et le droit de chasser les indigènes qui s'y trouvaient.

Colette avait reçu d'Algérie la lettre d'un cousin : « Des cinquante familles que nous étions dans notre village, il mourut quatre-vingt-cinq personnes dans l'année. Il nous devint impossible de travailler et nos récoltes, surtout le maïs, furent en partie perdues et, faute de bras pour les cueillir, ravagées par les cochons. » Pour payer leur voyage de retour, ils avaient vendu tout ce qui leur restait.

Nos deux finisseuses d'aiguilles disaient ne plus supporter de se faire traiter de gouines et que, là-bas aux Amériques, toutes les sortes d'amour étaient libres. Elles lisaient les placards dans *Le Jura bernois* : de Bâle à l'océan, tout était organisé, ainsi que le voyage en bateau et le débarquement sur un autre continent. Elles seraient prises en charge jusqu'à la colonie. Une si belle promesse, difficile d'y résister. Elles sortaient de leur corsage l'annonce découpée, avec l'adresse de l'agence.

Elles se disaient anarchistes, nous ont appris le mot. Selon elles, il signifiait l'abolition de la propriété. Et sans propriété à défendre, plus besoin de gouvernement. (Je les trouvais exaltées, leur faisais remarquer qu'on ne change pas le monde avec des idées trop simples.) Elles avaient reçu du courrier des Amériques racontant que tu pouvais y faire fortune. Tu partais pauvre, tu revenais riche. Là-bas, pendant quelques heures, tu tamisais le gravier des rivières, tu gagnais d'un coup autant qu'ici en une année. Là-bas, tu achetais du terrain pour dix centimes le mètre carré. Pendant la nuit, le prix grimpeait si vite qu'une valise ne suffisait pas pour y mettre les billets que ça te rapportait.

Une autre lettre racontait : « Aux Amériques tu mets une plaque à ta porte avec dentiste ou avocat ou architecte et personne ne te traite d'escroc parce que tu n'es qu'arracheur de dents, comptable ou maçon. » Les vieux du Vallon disaient de se méfier, que ces noms d'agence, ces compagnies bâloises et neuchâteloises rappelaient des souvenirs. N'étaient-ce pas les mêmes qui avaient transporté des cargaisons de nègres d'Afrique vers les Amériques ? Voyons, Herzog, Van Berchem, de Pury, ça ne vous dit rien ? Toujours la même chose, disaient les vieux. Ils ont envoyé deux millions de Suisses au service de l'étranger, un sur quatre n'en est pas revenu. Et maintenant ils font émigrer notre belle jeunesse. Les vieux brandissaient le journal, ils ne digéraient pas.

Le Jura bernois publiait des nouvelles alarmantes contre l'émigration, des statistiques à propos du scorbut, de la varicelle, de la petite vérole, du choléra. Dans notre cahier vert, on a collé ces articles : « Pendant leur voyage, 19,4 % des émigrants meurent. » « Faute de nourriture à l'arrivée du bateau à New York, 23 enfants suisses sont décédés. » « Le voilier *William Nelson* a brûlé corps et biens en pleine mer sur la route d'Anvers à New York. Sur les 176 Suisses, 24 seulement ont survécu. » Les vieux disaient : Voilà ce qui arrive à ceux qui ne résistent pas à l'envie.

Colette et Juliette travaillaient ensemble à l'atelier des Longines, ça consistait à frotter les aiguilles, les régler, les peindre. À voix basse, elles préparaient leur départ, n'ont pas écouté les mises en garde de vieillards jaloux. Eux ne pouvaient plus. Nostalgiques de la lime et du burin d'avant les manufactures, ils faisaient la morale. À la fin, quand les recruteurs sont venus, elles ont compté leurs économies, ont signé.

La veille de leur départ, on a mangé ensemble pour la remise du cadeau. Colette et Juliette ont reçu chacune une montre de poche, un oignon, calibre de vingt lignes, premier

modèle Longines, le 20A, mouvement muni d'un échappement à ancre et d'un dispositif de remontoir. Elles en avaient les larmes aux yeux. On avait organisé une collecte, certaines s'étaient fait prêter l'argent. Colette et Juliette porteraient leur oignon non pas dans un gousset, mais avec une chaînette entre les seins. Elles ont pris une voiture de la Poste, place Neuve. Au dernier moment, elles ont sorti l'oignon de leur corsage pour vérifier l'heure exacte de nos adieux.

Jalouses de leur courage, on se sentait faites comme elles pour une autre vie, sous des cieux plus aventureux où les règles du commerce, de la famille, de l'amitié seraient à réinventer. On en discutait matin et soir : fallait-il les imiter ? Longtemps on a guetté des nouvelles de nos deux émigrantes. Jusqu'au jour où le consul suisse de Talcahuano, en région chilienne, a envoyé deux avis de décès qui ont mis trois mois pour parvenir au Vallon.

Après un mois encore, on a reçu quelques affaires personnelles et cette précision : mortes par strangulation. Est-ce qu'elles avaient été pendues, lynchées peut-être ? Parce que là-bas deux jeunes filles qui s'aiment, ça ne devait pas plaire davantage qu'ici. La valise en retour contenait deux jupes de laine à la mode des indigènes, un cahier de leurs dépenses communes, des coupures du *Jura bernois*, deux broches en ivoire de baleine pour les cheveux, mais pas trace de leurs oignons.

Colette Colomb et Juliette Grosjean sont les deux premières à être mortes de trop aimer partir. Quand on se racontera nos aventures, on commencera toujours par leurs noms, même si, à part deux photographies pour se souvenir d'elles, on aura de la peine à dire la couleur exacte de leurs yeux. Elles les avaient sombres, surtout Colette avec sa queue-de-cheval, un peu moins Juliette qu'on reconnaissait à une tache brune sur le front. Le photographe leur avait donné un air triste, presque abattu, comme si elles savaient ce qui les attendait.

Voilà pourquoi nous autres quand il nous faudra émigrer, on prendra soin de présenter au pharmacien une mine joyeuse pour la photographie.



Vers cette époque, à Paris, le peuple s'est passé de gouvernement pour quelques mois. On a pensé qu'en matière de liberté la Commune offrait une expérience de laquelle tirer des exemples d'histoire et de politique. Un émailleur de Sonvilier qui avait vu les barricades et les drapeaux rouges en parlait avec des tremblements émus, un enthousiasme qu'il voulait nous communiquer.

La loge maçonnique ayant organisé une conférence publique sur ces événements, on y est allées groupées pour écouter un beau parleur qui faisait la théorie sans raconter les détails qui nous auraient intéressées. On a compris qu'à Paris, ça s'était passé comme chez nous en 1851 avec le bon Dr Basswitz : quand les conservateurs se sentent menacés, ils s'allient à leurs anciens ennemis pour réprimer les insurgés au nom de la république. On n'a pas hésité à poser des questions gênantes.

Pour mieux discuter de la manière qu'adviennent dans le Vallon des événements aussi glorieux, on s'est réunies plusieurs fois chez Adèle. Son père avait la clé d'une grande remise, étant le cantonnier, c'est-à-dire employé par la mairie pour balayer les crottins sur la place du Marché et semer du sel l'hiver sur les escaliers de la collégiale. La mère d'Adèle était lessiveuse, en particulier chez les Francillon, le patron des Longines, dont elle faisait bouillir le linge une fois par semaine. Les discussions portaient sur la manière dont un jour, au nom de l'égalité, on imposerait à Francillon de pelleter la neige et à sa femme de passer la serpillière dans la

buanderie. Il faudrait s'y prendre par ruse si on ne voulait pas se faire massacrer par la troupe appelée à leur secours. On proclamerait la Commune du Vallon, l'égalité des citoyens et pourquoi pas des citoyennes.

En attendant, l'hiver était revenu. La neige qui calme et arrondit le paysage avait été si abondante que les patrons avaient décrété une fermeture sans paie. On en avait profité pour rebouillir les confitures, transvaser la choucroute et relire *Julie ou La Nouvelle Héloïse* qui nous faisait pleurer. La neige n'avait vraiment fondu qu'au printemps, découvrant d'un coup crocus et boutons de jonquilles.

Vers l'été, le cantonnier a fait savoir par Adèle – dite la rouleuse rousse parce qu'elle travaillait comme rouleuse de pivots – que des révolutionnaires de toute l'Europe allaient tenir congrès à Saint-Imier. Pour préparer l'événement, le grand barbu qu'on voyait dans les cafés de Sonvilier ferait des conférences, expliquerait les enjeux d'une révolution non seulement nationale, mais, comme a dit le cantonnier Bourquin à l'aide d'un nouveau mot : internationale. On avait d'abord pris ce barbu pour Garibaldi, celui qui a combattu en Amérique du Sud et en Italie. Mais selon le cantonnier, ce Garibaldi s'appelait Bakounine, n'étant pas moins que prince dans son pays, la Russie.

Lors de sa première conférence au café de la Place, restées groupées au fond, on gravait chacune de ses paroles dans nos têtes. (Pour moi ça parlait surtout au cœur.) Selon le grand barbu, l'ennemi du genre humain, c'est le capitaliste qui se nourrit du travail de l'ouvrier, vendu trop bon marché. Jusque-là, entendu. Ensuite il fallait se méfier de l'autorité, il disait, même quand elle vient des anticapitalistes. Il a raconté qu'à Londres un certain Karl Marx, qui se prétendait socialiste, voulait construire une organisation de petits chefs pour mieux faire la révolution. Il entendait remplacer le congrès public des délégués par une conférence

privée qui déciderait de participer aux élections bourgeoises. Quand on sait ce que c'est, le vote ! S'il changeait quelque chose, il aurait été interdit depuis longtemps. En Italie et en Espagne des événements magnifiques se préparaient, des foules étaient prêtes à se soulever non pas pour prendre le pouvoir, mais pour l'abolir. Vive la révolution sociale, vive la Commune de Paris !

Au début de septembre 1872, le village s'était peuplé d'anarchistes venus de toute l'Europe pour le congrès de leur fédération. Ils proposaient des conférences dans les arrière-salles de chaque café. Le soir, au lieu de rentrer chez nous, on s'arrêtait pour écouter, poser des questions, exposer nos doutes. Ça bruissait, ça discutait. De l'avis général, la Révolution grondait derrière la porte, faisait peur aux patrons, réjouissait le cœur du prolétaire. Arriverait le temps de tout réinventer, y compris la science. Il ne fallait plus compter sur le passé, la situation étant si neuve qu'elle ne se comparait à rien. On vivait l'aube d'une nouvelle humanité, rien que ça. (Moi, j'en doutais, mais comme Blandine, ma grande sœur, l'affirmait, mieux valait ne pas la fâcher, elle pouvait être mauvaise.)

Les discussions publiques avaient lieu en allemand au café Schüpbach, en espagnol au Lion d'or, en français au buffet de la Gare, au Boulevard, au Midi. Voici le genre de belles phrases qu'on pouvait y entendre :

« Considérant que l'émancipation définitive du travail ne peut avoir lieu que par la transformation de la société politique fondée sur le privilège et l'autorité, en société économique fondée sur l'égalité et la liberté ;

que toute participation de la classe ouvrière à la politique bourgeoise gouvernementale ne peut avoir d'autres résultats que la consolidation de l'ordre des choses existant... »

Ces paroles résonnaient avec ce qu'on savait de notre his-

toire locale, quand le bon Dr Basswitz avait été chassé pour avoir dit trop de bien de Jean-Jacques Rousseau. Ça donnait à réfléchir, et l'envie à chacune d'entre nous de changer d'endroit. (Je me voyais bien émigrer jusqu'à Genève, mais pas plus loin, les autres visaient les confins de la planète.)

On avait toutes été frappées par la fougue d'un jeune anarchiste italien qui se faisait appeler Benjamin. Il n'avait que dix-huit ans, buvait les paroles de Bakounine qui en avait cinquante-huit, dont dix en prison. Un soir au café de la Place, le prince russe avait raconté la manière dont il s'était enfui de Sibérie où il avait été déporté. Il était passé par le Japon, la Californie, New York, avant de revenir à Londres pour se disputer avec Marx dont il avait traduit les livres en russe. Benjamin avait offert la tournée, disait que, pour une idée, il est naturel de faire le tour du monde. À quoi Bakounine acquiesçait derrière sa barbe en plissant les paupières. Certaines d'entre nous, surtout Mathilde, n'avaient plus réussi à détacher leurs yeux du jeune Italien enthousiaste.

Il portait ses cheveux bouclés en bataille, un peu de barbe adolescente assombrissait son visage. Il racontait être né dans une ville près de Naples. À six ans, il avait vécu l'arrivée de Garibaldi en personne, ne se souvenait que d'une chose : la barbe rousse accordée à la chemise rouge de son héros. À quatorze ans, il connaissait par cœur les œuvres de Rousseau, avait écrit une diatribe contre le roi d'Italie. Le préfet l'avait fait arrêter. Son père, riche commerçant, l'avait sorti de prison : Mon fils, avec de telles idées, tu finiras ta vie au bagne. Benjamin ajoutait : Il a raison, mon père, mais plus pour longtemps, puisque nous allons faire la révolution.

L'année précédente, il avait encore été emprisonné six mois, puis expulsé de l'université de Naples. Pour discuter de la Commune de Paris, il avait pris contact avec l'Internationale, avait fondé une section en Italie. Six semaines avant

d'arriver à Saint-Imier, il s'était rendu à Zurich chez le grand barbu. Ces deux-là défendaient les mêmes idées avec la même fougue. Bakounine trouvait mauvaise mine à Benjamin, lui prédisait, comme son père, qu'il allait trépasser d'épuisement.

Le charme de Benjamin venait de là : cet air sombre, maladif, romantique. Pour de bon, il s'appelait Errico Malatesta. On était toutes un peu amoureuses de lui. Il s'apprêtait à courir à Bologne où, il disait, la cause libertaire ne tarderait pas à triompher. On aurait voulu le suivre, surtout la plus jeune d'entre nous, Mathilde, seize ans. Plus d'un soir, elle avait raccompagné Benjamin chez sa logeuse.

La Commune avait mis l'imagination au pouvoir, provoqué des choses dont personne n'aurait eu l'idée avant qu'elles ne se passent. Les rapports entre les gens, les enfants, le travail, tout avait été différent pour un temps, s'imposant à tous et à toutes, même à celles qui n'avaient rien fait pour, comme nous. Désormais, on se disait communardes sans avoir participé à la défense de Paris. Quand on a eu le bonheur de rencontrer Bakounine, d'avoir été, même moins que Mathilde, amoureuse de Malatesta, on continue de porter sur le monde le rire de l'un et l'ironie de l'autre. Un petit moment peut illuminer ta journée. Ainsi la Commune, qu'on n'avait vue que de loin, a illuminé nos vies.



Jeanne avait grandi outre-Atlantique sans beaucoup de souvenirs de sa petite enfance. Au Vallon, elle disait, on avait l'accent dont se moquaient les Québécois, cet accent jurassien que le maître d'école, venu de France, avait prétendu nous faire passer. Jeanne, notre belle noiraude, gardera toute sa vie une pointe d'accent québécois. Son mari, mis au chômage de chez Blancpain, travaillait à la construction du chemin de fer.